



/ POLAR

Didier Farcy

Fausse route



Didier Farcy

Fausse route

Roman



*Du même auteur,
Chez n'co éditions*

Tu m'aimeras – 2022

En finir avec ses fantômes – 2023

Bourbon glacé – 2024

Dernier chapitre ou le sang des autres – 2025

Un seuil trop loin – 2025

Sommaire

<i>Partie 1 – Des champignons dans le bigos</i>	3
1	3
2	13
3	16
4	20
5	25
6	30
7	33
8	36
9	40
10	44
11	48
12	53
<i>Partie 2 – Le saucisson ne pend pas forcément dans la cave qui sent le cochon.</i>	57
13	57
14	63
15	69
<i>Partie 3 – Un caillou qui chante faux dans la chaussure</i>	73
16	73
17	79
18	83
19	84
<i>Partie 4 – Le dossier prend l’escalier de service</i>	87
20	87
21	93
22	95
23	99
24	104
25	108
26	112
<i>Partie 5 – Même le bigos sait quand il est cuit</i>	116
27	116
28	122
29	125
30	130
31	134
<i>Épilogue</i>	137

En guise de préambule...

Je n'allais tout de même pas écrire « préface » !

Parce que, soyons honnêtes : en règle générale, une préface est rédigée par un écrivain célèbre pour promouvoir un autre écrivain connu (mais moins que lui, car il ne faut tout de même pas exagérer). Tout le monde y gagne : l'écrivain connu en magnanimité, et l'autre en renommée, tout simplement parce qu'il a été adoubé par « quelqu'un ». Ce n'est pas rien.

Ce n'est évidemment pas le cas, et je me contenterai donc d'un préambule.

Mon amitié avec Didier remonte à loin, très très loin. Au siècle dernier, pour être précis. Nous nous sommes rencontrés, deux jeunes crétins bravaches qui avaient la certitude de tout savoir sur tout, au sein d'une école totalement foireuse pour gosses de riches en mal d'identité et d'éducation, dirigée par un despote népotique. L'enseignement que nous y dispensions était au mieux aléatoire, au pire... foireux. À la fin de l'année scolaire, j'avais été viré pour les raisons népotiques citées un peu plus haut (il fallait bien caser la fille du despote, car elle revenait des « colonies ») et Didier avait tenté sa chance avec succès pour entrer à l'IUFM. Sa carrière parle pour lui. Je n'en dirai pas autant de la mienne.

Les années ont passé, bien sûr, et nous nous sommes éloignés l'un de l'autre avant de nous perdre totalement de vue. Mais il faut croire que les astres étaient alignés, car nous nous sommes retrouvés, bizarrement, auteurs (j'ai toujours du mal à dire « écrivain », en ce qui me concerne : fichu syndrome de l'imposteur!) au sein d'une petite maison d'édition tout aussi foireuse que l'établissement privé dans lequel nous nous étions rencontrés. Il faut croire que le qualificatif nous a poursuivis d'un siècle à l'autre. Et

c'est reparti ! Nous nous sommes rendu compte que l'amitié qui nous avait rapprochés est toujours vivace. Chacun a eu sa vie, mais nos échanges sont toujours empreints de cette connivence rigolarde qui est le propre de nos relations, depuis le début. Le fait que nos épouses s'entendent à merveille est, bien entendu, un atout majeur. Que serions-nous sans elles ?

Alors, lorsque Didier m'a fait lire les premières pages de son nouveau roman en me demandant si j'étais d'accord pour qu'il en poursuive l'écriture, j'ai tout de suite accepté. Il faut dire que cette histoire à double, voire triple détente, est une sacrée mise en abyme, et seuls ceux qui nous connaissent intimement en posséderont les clés que je me garderai bien de révéler : il ne faut rien divulguer !

Tout ce que je peux en dire est que la lecture a été délectable. Je vous conseille donc de vous installer confortablement et de vous préparer à quelques bons moments. C'est tout le malheur que je vous souhaite.

Paul DUBREUIL

Partie 1

Des champignons dans le bigos

1

La scène ressemblait à une scène de crime. Et pour cause. On y retrouvait tous les ingrédients composant avec minutie tous les détails les plus caractéristiques que Jean De Broglie avait l'habitude de soumettre à ses lecteurs : un corps inerte, cette fois allongé face contre terre et présentant les indices indiscutables d'un décès violent, des hommes et des femmes emballés dans les combinaisons blanches réglementaires, le visage dissimulé sous un masque de protection et dont les mains gantées manipulaient avec précaution des pinces à épiler et des petits sachets de plastique transparent, des gendarmes en uniforme classique penchés sur le cadavre ou discutant avec des individus en larmes, ou choqués, ou indifférents, le tout encerclé de rubalise jaune interdisant l'approche aux quelques curieux se délectant d'un spectacle qu'ils raconteraient en boucle jusqu'à la fin de leurs jours.

Jean observait la scène avec curiosité, attendant sans impatience que son tour arrivât. La jeune et jolie capitaine de gendarmerie, qui semblait diriger la représentation, lui avait gentiment

mais fermement demandé de ne pas quitter les lieux jusqu'à ce qu'un militaire vienne s'occuper de lui.

Elle était pour l'instant affairée à fouiller le sac à main de la victime à la recherche de premiers indices intéressants. Le sac à main d'une femme, quelles que soient ses dimensions, regorge d'objets inutiles aux yeux du commun des hommes, mais sans doute vitaux et d'une inestimable valeur à ceux de leur propriétaire. La capitaine Deslys se savait capable d'imaginer toute une partie de la vie d'une femme rien qu'en inventoriant le contenu de ce précieux accessoire. Elle-même n'en portait jamais, par pure précaution.

Celui-ci ne dérogeait pas. Un paquet de Fine 120, ces cigarettes fines et longues conférant à leur utilisatrice la prestance bourgeoise de la femme moderne et libérée, un briquet de luxe en argent et son cendrier de poche, du nécessaire de maquillage Chanel, blush, fond de teint, rouge à lèvres, l'inévitable et discrète pochette où se cachent quelques protections féminines, des tickets de bus, un stylo, un petit carnet d'adresses, une pince à épiler, un paquet de chewing-gum entamé, une clé USB aux couleurs de la Pologne, un chargeur de téléphone portable, une jolie petite boîte ronde contenant divers cachets colorés, un éventail, un petit canif, un flacon de gel hydroalcoolique, un paquet de mouchoirs entamé, une brosse à dents de voyage. Pas de raton laveur.

Ni de téléphone portable.

Sandra Deslys leva la tête à la recherche d'un subordonné inoccupé.

— Lionel !

Le brigadier se retourna vers sa supérieure.

— Chef ?

— J'ai une mission pour toi. Tu me retrouves le portable de la belle. Cherche partout et ramène-le-moi.

— À vos ordres, chef.

Le brigadier Lionel Avart, sous son air débonnaire, avait été, de l'avis de tous, un bon gendarme. Appliqué, motivé, respectueux des gens et de son uniforme, il avait toujours accompli les missions qu'on lui confiait avec zèle, courage et enthousiasme. Les grossesses successives de son épouse avaient malheureusement eu raison de sa forme physique et lui avaient fait prendre de la masse corporelle et du poids qu'il devait ne plus jamais perdre. Il traînait dorénavant ses cent dix kilogrammes avec peine et s'essouffait au moindre effort, ne reconnaissant comme plan de carrière qu'un départ à la retraite bien mérité. Il se mit en quête du téléphone en soufflant.

Après avoir versé le sac à main et tout son contenu dans un sachet de plastique qu'elle remit à un collègue de la police scientifique, Sandra s'approcha de Jean De Broglie.

L'homme n'avait rien de particulier qui puisse le distinguer de ses congénères. Taille moyenne, corpulence moyenne, calvitie grisonnante et barbe clairsemée, fines lunettes aux verres peu épais, il portait une chemise à manches courtes, un pantalon de velours grossier et des sandales ouvertes. Rien qui ne ferait se retourner sur son passage, si ce n'était un sourire malicieux qui éclairait en permanence un visage rond et affable, engageant à la conversation.

— Vous êtes le beau-père de la victime, n'est-ce pas ?

— Affirmatif, répondit Jean, retrouvant de vieux réflexes militaires appris des années auparavant. Une autre vie...

— C'est vous qui avez découvert le corps ?

— Affirmatif, répéta-t-il sans ironie.

— Que veniez-vous faire ici ? C'est éloigné de la fête...

— L'envie de respirer au bord de l'étang. Je n'aime pas beaucoup la foule.

— La foule ? Mais ce sont vos invités, non ?

— Ce qui ne m'empêche pas d'aspirer à un peu de calme et de silence. J'avais prévu de rejoindre mes invités après quelques

minutes. Malheureusement, je suis tombé sur... J'ai découvert le corps de Séléna. C'est horrible.

— Qu'avez-vous fait ?

Jean prit quelques secondes pour répondre. Il lui fallait reconstituer les événements avec le maximum de précisions.

— Je me suis approché. Peut-être vivait-elle encore. J'ai constaté que son visage était enfoncé dans la boue et qu'elle ne respirait plus. J'ai pris mon téléphone et j'ai composé le 17. Police Secours.

— Quel sang-froid ! À aucun moment vous n'avez paniqué ?

— Ça n'aurait servi à rien.

— Avez-vous touché le corps ?

— Non. Je ne tenais pas à polluer la scène de crime.

— Polluer la scène de crime... Vous parlez comme un policier.

— Je suis romancier. J'écris, entre autres, des polars qui rencontrent un certain succès.

— D'accord, répondit Sandra, que ce détail ne sembla pas intéresser outre mesure.

Un membre de l'équipe de policiers emballés s'approcha en retirant son masque de protection.

— On a terminé, capitaine. On peut embarquer le corps.

— On attend le procureur. Il devrait arriver bientôt. Vous avez trouvé des choses intéressantes ?

— Rien d'excitant.

— Une arme ?

— Non. Il va falloir sonder le fond de l'étang.

Jean semblait se délecter de la scène qui se jouait devant lui. Se voir confronté en direct à une opération qu'il n'avait jusqu'à présent pu qu'imaginer, se référant le plus souvent à des témoignages ou des lectures pour les rendre les plus crédibles possible, l'émoustillait au plus haut point. Il ne perdait pas une miette du spectacle, enregistrant les moindres détails et emmagasinant tout ce qui pourrait lui servir pour, qui sait, l'écriture d'un prochain roman. Ses yeux pétillaient de curiosité.

— Monsieur De Broglie, c'est votre belle-fille qui est là. Excusez-moi, mais vous ne paraissez pas très... secoué par ce qui lui est arrivé.

— Si, bien sûr, protesta mollement Jean. Je suis dévasté par ce drame. C'est que je n'extériorise que rarement mes sentiments. On me l'a déjà fait remarquer. Un cœur de pierre, dit-on...

Peu convaincue, Sandra jeta vers son interlocuteur un regard soupçonneux. Jean détourna le sien vers l'homme qui venait d'arriver au volant d'un magnifique SUV Mercedes flambant neuf.

— Ah, Monsieur le Procureur, bonjour.

— Bonjour, capitaine. Je me suis perdu dans cette campagne. Toutes les routes se ressemblent, des champs et des forêts à perte de vue, un vrai désert.

— Vous n'avez pas de GPS dans cette belle voiture ?

— Je n'utilise jamais le GPS. Je déteste me faire dicter ma conduite par une intelligence artificielle qui prend un malin plaisir à vous faire emprunter les itinéraires les plus improbables. Alors. Qu'est-ce qu'on a, capitaine ?

Sandra se tourna vers Jean.

— Vous voulez bien vous éloigner un peu ? lui commanda-t-elle. Allez donc voir un peu plus loin. Mais vous restez par là. J'ai encore des questions à vous poser.

— À vos ordres, répondit-il. Je suis à votre disposition.

— Qui est-ce ? interrogea le procureur, tandis que Jean s'éloignait lentement.

— C'est le beau-père de la victime. C'est lui qui a découvert le corps. Un type étrange.

— Bien. Alors, dites-moi.

— On a une femme, morte, pas de cause évidente. La femme s'appelle Séléna De Broglie. C'est donc la belle-fille de ce monsieur, là. Elle était complètement nue, lorsqu'il l'a trouvée. C'est du moins ce qu'il affirme. L'autopsie nous dira si elle a subi des violences sexuelles. Aucune trace de ses vêtements. Au fond de l'étang ? Ou l'assassin a tout embarqué.

— Mais qui sont tous ces gens dans la cour du manoir ?

— On a une trentaine de personnes. Ils sont réunis pour fêter l'anniversaire de mariage de monsieur et madame De Broglie. Cinquante ans, je crois.

— Oh, non, souffla le procureur. Vous allez me dire que l'assassin se trouve parmi les trente personnes ?

— Possible. On va interroger tout ce joli monde. On leur a interdit de quitter le domaine. Il me faudrait un peu de renfort. Parce que là, on n'est pas sorti de l'auberge.

— Très drôle, s'amusa le procureur. Demandez aux brigades alentour, je vais les informer. Il se retourna vers son greffier qui l'accompagnait partout. Jan, vous vous en occupez. Et vous, essayez de ne pas trop faire durer, s'il vous plaît. Vous me trouvez vite fait un ou deux suspects, histoire de faire faire des économies à l'institution.

— Nous allons faire de notre mieux, Monsieur le Procureur. Comme d'habitude.

— Je vous fais confiance.

Il tourna les talons et, sans même un salut de courtoisie, retourna vers sa voiture, s'y glissa avec peine et démarra en n'omettant pas de faire vrombir avec ostentation le moteur de son nouveau jouet.

Le procureur Gentil ne l'était pas vraiment. Sa réputation faisait de lui un magistrat exagérément sévère avec les suspects, peu avenant envers les victimes, cassant avec les avocats et désagréable avec les enquêteurs. Sa taille et sa corpulence de troisième ligne de rugby imposaient le respect et nul ne se serait risqué à s'opposer à lui dans quelque circonstance que ce fût. On ne lui connaissait pas d'ami ou de relation proche. On ne savait rien de lui, d'ailleurs, sinon qu'il vivait dans une imposante bâtisse à l'écart de tout et qu'il collectionnait les conquêtes féminines éphémères et tarifées. Et que tout suspect qui avait l'infortune de passer entre ses mains terminait entre les quatre murs d'une prison. Qu'il fût coupable ou non. Sandra savait qu'elle n'avait pas le droit à l'erreur et que son enquête serait l'objet d'une

attention toute particulière de la part du magistrat qui n'aimait les femmes que dans son lit et surtout pas dans un rôle qui n'aurait jamais dû quitter le domaine de compétences des hommes. Un charmant garçon.

Le corps de la jeune défunte avait disparu à l'intérieur du sac mortuaire que les pompiers avaient glissé dans leur véhicule de secours et d'assistance aux victimes. De secours et d'assistance, elle n'en aurait malheureusement plus besoin, et son trajet allait la conduire directement dans les sous-sols de l'institut médico-légal de Lyon où elle serait disséquée par un médecin légiste rigoureux et persévérant.

Sandra sentit l'habituelle petite larme émerger du coin de son œil. Un réflexe automatique et inconscient pour rendre un dernier hommage aux victimes des meurtres sur lesquels elle devait mener l'enquête. Elle devait, à partir de ce moment, s'intéresser aux vivants.

Les invités de Jean et de son épouse Francine avaient, pour la plupart, oublié les raisons de leur présence en ce lieu désormais chargé des effluves entêtants de la mort. Les gendarmes s'étaient montrés clairs : personne ne quitte la terrasse du château. Seules sont autorisées les sorties, ou plutôt les entrées, vers les toilettes situées au rez-de-chaussée de l'imposante demeure, à condition d'être accompagné par un ou une militaire. La journée promettait d'être longue. La question qui se posait désormais concernait la suite à apporter au repas interrompu juste avant que fût servi le dessert.

Les discussions allaient bon train et portaient dans toutes les directions. Les gendarmes n'avaient divulgué aucune information précise. Un drame s'était produit près de l'étang et une enquête était ouverte. Vague. Compte tenu du dispositif mis en place et du nombre de gendarmes présents sur les lieux, on se doutait que quelqu'un était mort. Qui ? Dans quelles circonstances ? On cherchait du regard les absents. Avaient disparu du paysage Jean et Francine, leur fils Thomas et leur belle-fille Séléna, leurs

filles Nathalie, Sophie et son époux Nicolas. Seuls restaient de la famille proche de Jean et Francine leurs quatre petits-enfants qu'une amie proche s'était proposé de prendre en charge. Il n'était pas difficile de deviner, à ce constat, que le drame concernait au premier chef la famille De Broglie qui voyait ainsi sa réception d'anniversaire de mariage prendre une tournure pour le moins inattendue. Quatre heures plus tôt, l'ambiance était à la fête. Le soleil de juillet embrasait la terrasse du château et la peau dénudée des convives équipés pour résister à la canicule. Tout ce joli monde s'était retrouvé autour d'une flûte de champagne ou d'une bière bien fraîche, partageant des souvenirs et des anecdotes communs, tout en se gavant de petits fours ou de mignardises délicieusement préparées par le traiteur du coin. La météo augurait d'une belle journée festive et amicale autour d'un repas de qualité et de la fraîcheur bienvenue d'un rosé de pays.

Francine et Jean avaient trié sur le volet leurs invités en fonction de l'ancienneté de leur relation, des souvenirs à partager, de la force des liens qui les unissaient. En tout une bonne trentaine de personnes dont ils représentaient, en général, le seul lien qui les unissait, puisque la plupart ne se connaissaient pas.

Sandra observait tout ce joli monde en se grattant la tête. L'idée même de procéder à l'interrogatoire de chacun d'eux l'inquiétait au plus haut point. Il faudrait des heures à son équipe et cette perspective ne la réjouissait pas. Les gendarmes sont comme tout le monde, ils ont une vie de famille. Sandra devait retrouver son fils à la fin de son cours de judo, à dix-neuf heures au gymnase. Son ex-mari avait déposé leur progéniture chez sa belle-mère après l'avoir récupérée le vendredi soir à la sortie de l'école. Pourquoi un malade avait-il choisi d'assassiner une jeune et belle Polonaise le week-end précis où elle débutait la garde alternée de son enfant, et qu'elle avait prévu, pour lui, toute une série d'activités stimulantes et ludiques qui le changerait de la barbante routine que lui proposait son père incompetent? Elle prit son téléphone portable et composa le numéro de sa mère.

— Tu peux prendre Mathis au judo ?

— Bonjour, s'il te plaît, rétorqua la maman de l'intonation de celle qui aurait préféré un accueil plus chaleureux.

— Oui, pardon. Bonjour. Tu peux me le prendre, s'il te plaît ? J'ai un meurtre sur les bras et ça risque de durer.

— Mais bien sûr, ma chérie. Et je le garde demain ?

— Pas forcément. Ça dépendra des premiers interrogatoires.

— OK, pas de problème, répondit-elle. Tu me tiens au courant.

Le pauvre Mathis, trimballé entre une mère et un père qui semblaient s'amuser à se rendre l'existence plus difficile en inventant des problèmes facilement évitables, passait le plus clair de son temps chez les deux grands-mères, trop heureuses d'adoucir ainsi leur récent veuvage. Sandra savait qu'elle ne reverrait pas son gamin avant le dimanche soir, dans le meilleur des cas. Il faisait beau, le cadre était idyllique, il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Sandra avait réquisitionné la bibliothèque du manoir pour y procéder à ses interrogatoires. Cette pièce, mal éclairée par l'unique fenêtre donnant au nord, offrait à ses occupants le calme et le silence qui sied à ce genre d'endroit. Les murs disparaissaient derrière de lourdes étagères chargées de centaines de livres au dos de cuir rouge ou vert, témoins de la passion d'un collectionneur averti, féru de littérature classique. Un vaste bureau Premier empire trônait au centre de la pièce, tandis que de voluptueux fauteuils invitaient à la réflexion ou au repos. Sur une table basse, un flacon de cristal à moitié plein de ce qui ressemblait à un vieux whisky rejoignait en un immobile ballet une série de verres du même précieux matériau. Sandra et le brigadier Perrin, qui l'accompagnerait lors de ce qui s'annonçait comme de fastidieux interrogatoires, se calèrent chacun dans deux fauteuils qui se faisaient face.

Perrin était un gendarme aguerri, on dirait dans la force de l'âge, qui avait, à force de la côtoyer, nourri une belle amitié avec sa supérieure hiérarchique. Les deux formaient une inséparable paire dont les relations ne s'arrêtaient pas à la porte de

la brigade. Âmes sœurs, ils battaient en brèche l'idée faussement répandue de l'impossibilité d'une amitié sincère entre un homme et une femme. Rien de ce qui les concernait ne restait secret. Ils avaient pris l'habitude de décharger sur l'autre ce qui leur pesait, leurs difficultés intimes ou professionnelles, leurs bonheurs aussi, de telle sorte qu'ils se connaissaient sur le bout des ongles et se servaient l'un de l'autre comme d'une béquille ou comme d'un défouloir. Ils s'aimaient, cela était certain, mais sans ambiguïté, comme peuvent s'aimer un frère et une sœur. Ce qui occupait alors leurs discussions concernait la jalousie que pouvait nourrir l'épouse de Perrin à l'égard de celle qu'elle imaginait comme une rivale.

— Muriel m'a fait une petite crise, hier soir.

— À quel propos ? interrogea Sandra.

— Devine. Elle m'a demandé si j'étais content d'être toujours de garde en même temps que toi.

Il attrapa le flacon de whisky et s'en servit une belle rasade. À peine le liquide brun fut-il rentré en contact avec ses lèvres qu'il fit le chemin inverse en une gerbe d'éclaboussures.

— Putain, mais c'est dégueulasse ! hurla-t-il. C'est du thé !

Sandra éclata d'un rire sonore et spontané. Anthony s'était levé brusquement et tentait à présent de sortir des livres de leur étagère.

— Tout est faux ! Le scotch, les bouquins, c'est du toc !

Sandra, prise d'un rire convulsif, se tenait les côtes au spectacle de son ami, rouge de colère de s'être fait prendre au piège d'une imitation aussi grossière.

— Espérons que nos clients ne nous mènent pas en bateau à leur tour, songea Sandra, redevenue sérieuse, à haute voix.

Elle scruta avec attention le moindre recoin de la pièce, admirative de la qualité de ce décor factice. Elle ressentait l'impression étrange d'être plongée dans l'univers rococo d'Agatha Christie, Hercule Poirot au féminin où les personnes racisées de petite taille ne seraient pas dix, mais trente, et ne seraient ni racisées, ni de petite taille.

2

La salle de réception rutilait de décorations choisies avec application et disposées avec soin et souci du détail. Les tables rondes, desquelles le personnel n'avait pas eu le temps de débarrasser les couverts et les reliefs peu nombreux du repas témoignant de sa qualité, étaient recouvertes de nappes blanches traversées de chemins de table d'un carmin éclatant rappelant les serviettes de papier froissées ou soigneusement pliées près de l'assiette, et présentaient en leur centre un magnifique pliage doré évoquant une gerbe de feu d'artifice. Des bouteilles d'un excellent vin trônaient, entamées ou déjà vides, et des chaises en désordre venaient témoigner de la précipitation avec laquelle les convives avaient dû abandonner le repas.

À l'écart du reste de la famille, Francine tenait entre ses bras fluets la carcasse dégingandée de son fils, effondré et secoué de sanglots aussi peu discrets que visiblement sincères.

Francine aurait pu avouer une petite soixantaine, tant elle avait su garder son physique de jeune femme au charme indiscutable. Seules quelques rides honorant son visage et sa longue chevelure grise venaient rappeler qu'elle fêtait ce jour-là cinquante années d'un mariage prononcé à l'aube de ses vingt ans. Son fils lui rendait facilement une vingtaine de centimètres, et il lui fallait se hisser sur la pointe des pieds pour parvenir à s'approcher de son visage.

Thomas, quant à lui, accusait une quarantaine assumée. Ce grand échalas aux rares cheveux gris était le portrait craché de son père Jean, la stature en moins puisque l'écrivain devait se contenter d'une taille plutôt ordinaire.

Sophie, la fille cadette, avait hérité des atouts physiques de sa mère en ce qu'elle ne dépassait pas le mètre soixante, et se trouvait donc parfaitement assortie avec Nicolas, son époux et le père de leurs deux enfants. Blonde et coiffée court, un visage fin au teint frais et discrètement maquillé, des lèvres minces et pourtant gourmandes, fendues d'un sourire constant, elle invitait, au travers de l'éclat mutin de ses yeux, à la conversation et au badinage. Pour l'heure, son visage semblait plutôt fermé. Sans extérioriser un chagrin excessif, elle livrait aux regards l'impression d'une inquiétude triste. En grande discussion avec sa sœur Nathalie, elle ponctuait son discours de gestes appuyés et bavards.

Nathalie, la benjamine, tirait nerveusement sur sa cigarette électronique, dont le parfum de fruit rouge et l'épaisse fumée inondaient l'espace. Elle semblait accueillir sans l'entendre la logorrhée défoulatoire de sa sœur. Son visage, rond et impassible, ses yeux légèrement plissés laissant deviner une profonde réflexion, contrastaient avec ses lèvres fines et pincées affublées d'un léger rictus. Nathalie était une belle femme, aux formes généreuses et à l'allure volontaire, dotée d'une longue chevelure bouclée lui donnant la prestance justifiée d'une femme de tête.

Isolé dans le seul coin de la pièce privé de l'éclat du soleil, Nicolas, affalé sur une inconfortable chaise, le regard égaré, avait entamé un dialogue silencieux avec un interlocuteur imaginaire. Seules ses lèvres témoignaient encore d'un semblant de vie. De tous, il paraissait le plus choqué. Ou le moins concerné.

Les De Broglie présentaient les caractéristiques d'une famille française moyenne. Couple moderne de retraités paisibles, Jean et Francine avaient travaillé toute leur vie au bien de la collectivité, comme enseignants puis comme parents aimants de trois magnifiques enfants à leur tour insérés normalement au sein d'une société faite pour eux. Propriétaires de leur logement, ils faisaient partie de ce qu'il est convenu d'appeler la classe moyenne supérieure. Ils avaient aidé leurs enfants dans la mesure de leurs moyens et venaient maintenant en aide à leurs petits-enfants. Ils

avaient épargné, un peu, avaient bénéficié de petits héritages et ne se plaignaient pas. Ils avaient vécu heureux et comptaient bien continuer sur cette lancée pour quelques années encore. C'était là le message qu'ils désiraient faire passer auprès de leurs amis à l'occasion de cette célébration de leurs noces d'or. Hélas, le décès aussi soudain qu'inattendu de Séléna, leur bru, venait déposer une ombre macabre sur un jubilé qui promettait pourtant de belles réjouissances.

3

Thomas posa timidement ses fesses sur le rebord de la chaise que lui avait désignée d'un coup de tête le gendarme Perrin. Genoux serrés, mains tortueusement nerveuses sur les cuisses, dos voûté et regard fuyant, l'époux de la victime se montrait terriblement mal à l'aise à l'idée d'affronter les questions des enquêteurs. On venait de retrouver le corps sans vie de son épouse et être confronté à un interrogatoire aussi intrusif que violent ne représentait certainement pas la meilleure façon d'aborder un deuil soudain brutal.

— Toutes nos condoléances, Monsieur De Broglie. Nous savons combien ce moment doit être difficile pour vous, et nous sommes désolés de devoir vous faire subir les quelques questions qui vont suivre.

La sincérité ne risquait pas d'étouffer Sandra quand elle prononça ces deux phrases liminaires. Son expérience et les principes qu'on lui avait enseignés à l'école de police lui imposaient de se fier à la norme froidement statistique qui veut que, le plus fréquemment, le coupable d'un assassinat se trouve dans l'entourage proche de la victime quand il n'en est pas carrément le compagnon ou la compagne.

— Vous vous entendiez bien avec votre épouse ? Pas de difficultés dans le couple ?

C'était parti. Thomas allait devoir étaler au grand jour la complexité des liens qui tissaient le quotidien de son couple, raconter comment Séléna avait changé depuis leur rencontre quinze ans plus tôt, comment lui-même avait vu sa personnalité exploser au fil des années jusqu'à faire de lui un personnage transparent et soumis.

Leurs chemins s'étaient croisés loin de leurs bases culturelles et affectives. L'Allemagne avait accueilli les compétences qu'ils développaient l'un et l'autre au sein d'une multinationale industrielle. Lui venait de France, elle de Pologne. L'Europe et ses frontières s'ouvraient au mélange des cultures, et de nombreux couples binationaux voyaient le jour, liés par une langue commune, l'anglais, et une furieuse envie de croquer la vie à pleines dents sans se soucier le moins du monde des différences et des antagonismes qui s'évanouissaient dans la félicité charnelle des rapprochements horizontaux.

Thomas et Séléna vécurent ainsi libres et heureux durant quelques années, profitant des avantages nombreux que leur offraient leur statut social et leurs salaires élevés. Mais la crise économique prenant un malin plaisir à n'épargner personne, la direction de leur entreprise fut contrainte de procéder à quelques arrangements pour éviter à ses actionnaires d'en subir des conséquences pécuniaires trop fortes. Elle procéda, pour ce faire, au schéma devenu classique du plan social, lui permettant d'une part, de baisser le coût exorbitant de sa masse salariale, et, d'autre part, de conserver les avantages financiers et économiques de ses dirigeants. Thomas et Séléna, qui cumulaient les handicaps des gros salaires et de leur statut de travailleurs expatriés, furent les premiers bénéficiaires du plan social qui consistait à reléguer au chômage des employés qui ne demandaient qu'à faire leur travail dans l'intérêt premier de leur entreprise. Ingratitude. Dès lors un questionnement s'imposa à eux. Que faire ? Où aller ? La situation économique n'était pas brillante au pays de Solidarnosc et il n'était pas question de se séparer, d'autant qu'une graine commençait à germer dans le ventre de la jeune femme. C'est ainsi qu'ils décidèrent de poursuivre l'aventure dans le pays natal de Thomas, et plus précisément dans le sud de la France où il avait eu la chance d'obtenir une réponse favorable à une demande d'emploi.



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Didier Farcy

Fausse route

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr